

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 90 (1945)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Les origines de l'arme cuirassée [fin]  
**Autor:** Bauer, E.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-342269>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les origines de l'arme cuirassée

(Suite et fin)

---

Chose curieuse, le général Ludendorff, ne tire aucune conclusion de cette démonstration, sans conséquence stratégique, que vient de lui fournir, bien imprudemment, l'adversaire, lequel vient, somme toute, de renouveler, quoiqu'en sens inverse, la lourde erreur de 1916. Quelques mois plus tard, l'infanterie allemande, dans sa lutte contre les blindés, se trouva toujours aussi démunie. On l'a bien dotée d'une arquebuse de 13 mm., mais comme, durant le même espace de temps, le Mark IV de 26 tonnes aura cédé la place au Mark V de 33, le projectile de la nouvelle arme ne sera pas plus efficace contre son blindage, que la balle à noyau d'acier du fusil Mauser contre la cuirasse du modèle précédent. On procéda aussi à la transformation de l'affût du minenwerfer, pour lui permettre de tirer selon une trajectoire tendue, sans réfléchir que le débit de cet engin n'était pas assez rapide pour clouer au sol ces formations de chars attaquant en masses. L'artillerie ne fut ni décentralisée, ni pourvue d'une protection suffisante. Le moral doit suppléer à tout. Le succès défensif, admirable exploit d'un héros inconnu, qui, au moyen d'un unique canon de campagne de 7,7 cm., démolit successivement 19 chars anglais, avant de tomber sur sa pièce, paraît avoir fait illusion à l'obstiné quartier-maître-général.

Pareillement, l'industrie allemande ne construisit qu'un nombre très restreint de *Panzerwagen*, type A 7 V, lesquels, avec 30 Mark IV, capturés le 30 novembre sur le champ de bataille de Cambrai et remis en état, ne jouèrent qu'un rôle

tout à fait épisodique, lors des grandes ruées à intention décisive du printemps 1918. On a écrit que les usines du Reich, à cette époque ne produisaient plus suffisamment de tôle d'acier pour mener à bien simultanément la construction de 1000 ou 2000 chars d'assaut, et l'exécution du programme de sous-marins adopté l'hiver précédent. C'est possible, mais en décembre 1917, les *U-boote* de l'amiral Scheer étaient déjà plus qu'à moitié vaincus, au lieu que les chars eussent seuls permis l'exploitation totale des grands succès de Picardie et du Chemin des Dames, en empêchant les replâtrages ou colmatages in extremis d'Amiens et de Villers-Cotterets.

On en arrive ainsi à l'année décisive du premier conflit mondial. Déjà le 3 juin 1918, le char d'assaut avait pu démontrer toute sa valeur dans le combat de rencontre. Ce jour-là, à la suite de l'effondrement du Chemin des Dames, la 28<sup>e</sup> division d'infanterie allemande cherche à s'infiltrer dans la forêt de Villers-Cotterets, rempart boisé couvrant la capitale de la France. Son attaque s'amorce bien, quand elle est prise à partie par l'ennemi que précèdent cinq chars Renault. En quelques minutes, le 3<sup>e</sup> bataillon du 111<sup>e</sup> Régiment d'infanterie se disloque, mais ses *minenwerfer* contraignent deux chars français à stopper. Les trois autres, suivis de leurs fantassins, continuent à avancer. Ils refoulent rapidement le 2<sup>e</sup> bataillon du même régiment au prix d'un troisième engin qui doit faire demi-tour. Les deux survivants, avariés à leur tour, demeurent sur le champ de bataille et se trouvent environnés par le II/111<sup>e</sup> et par deux bataillons de réserve de la division. Vers 8 heures du matin, ils sont liquidés. Mais au bilan, le seul 111<sup>e</sup> Régiment d'infanterie a perdu 19 officiers et 514 hommes, tandis que l'arme cuirassée française n'a sacrifié que quatre chars et huit hommes et gradés. La 28<sup>e</sup> division ne reprend pas, ni ne reprendra jamais son attaque.

L'offensive échappe aux mains de Ludendorff, à la suite de l'échec de l'attaque de Champagne du 15 juillet 1918. Les Alliés se ressaisissent de l'initiative des opérations et la conser-

veront jusqu'à l'armistice du 11 novembre. Il est à noter qu'à côté des insuffisances techniques et tactiques qui grèvent la défense allemande, dès que les chars entrent en ligne, s'ajoutent le découragement et la fatigue physique qui affectent le combattant du front, ainsi que la maigreur des effectifs décimés par les grandes offensives du printemps. Dès la fin du mois de juin, d'autre part, l'épidémie de grippe ravage les rangs déjà éclaircis des compagnies et des bataillons. Si l'on considère encore que les Allemands ont creusé de profonds saillants dans le dispositif allié et que ces poches se trouvent tout naturellement exposées à des attaques de flanc ; si l'on relève que les lignes atteintes fin avril en Picardie et fin juin en Soissonnais, n'ont été, faute de main-d'œuvre, que médiocrement fortifiées ; si l'on remarque enfin que le terrain est à peu près intact, en comparaison des zones dévastées des champs de bataille de 1915, 1916 et 1917, on ne s'étonnera plus que les contre-offensives françaises et anglaises du 18 juillet et du 8 août 1918, richement dotées en moyens cuirassés, aient obtenu de si grands succès, et que Ludendorff, malgré toute son énergie et toute sa capacité, ait été incapable de remonter la pente.

\* \* \*

Le 18 juillet 1918, les 10<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> Armées françaises, commandées respectivement par les généraux Mangin et Degoutte, attaquent entre l'Aisne et la Marne, sur un front de 40 kilomètres, en direction générale de l'Est, à l'intention d'étrangler d'un seul coup la hernie du Soissonnais, et de tomber dans le dos des forces allemandes qui se sont aventurées sur la rive sud de la Marne :

- La 10<sup>e</sup> Armée attaque avec les 1<sup>er</sup>, 20<sup>e</sup>, 30<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> corps d'armée qui ont disposé 10 divisions en premier échelon, et 6 divisions en second échelon. Le 2<sup>e</sup> corps de cavalerie, avec 3 divisions à cheval et 6 bataillons d'infanterie portée, demeure à disposition du général Mangin.

— La 6<sup>e</sup> Armée attaque avec ses 2<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> Corps d'armée français et le 1<sup>er</sup> Corps d'armée américain. Elle a 7 divisions en premier échelon et une division en réserve.

Le dispositif de l'artillerie d'assaut correspond naturellement à cette répartition des forces de l'infanterie, dont le centre de gravité repose sur la 10<sup>e</sup> Armée. Le général Mangin dispose de 343 Renault, Schneider et Saint Chamond ; le général Degoutte en reçoit 147. Total : 490 chars. On a relevé à ce propos que 180 Renault, les plus sûrs au point de vue mécanisme, se trouvaient au combat avec les 5<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> Armées, sur les fronts Est et Sud de la poche, et ne jouèrent conséquemment aucun rôle le 18 juillet. Lourde rançon consentie par le général Pétain, au principe de la sûreté, mais on n'oubliera pas que les lignes alliées, dans le secteur de la Montagne de Reims, n'avaient pas été loin de céder, entre le 15 et le 17 juillet. D'autre part les 130 engins du même type, attribués à la 10<sup>e</sup> armée, furent subordonnés au corps de cavalerie, en vue de la poursuite. Décision inattaquable, mais qui n'en réduit pas moins à 360 les chars qui participeront à la première phase. Le front d'attaque étant de 40 kilomètres, ceci revient à dire qu'ils seront très dilués dans le terrain, plus dilués encore que ne le voulait le général Estienne, dans sa première note au commandant en chef. Le général Mangin, toutefois, cherche à se constituer une masse de choc ; aussi bien sur ses 213 engins de premier échelon, 156 passeront aux ordres du 20<sup>e</sup> corps d'armée, chargé du principal effort de rupture.

Quoi qu'il en soit, le 18 juillet 1918, les 10<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> Armées françaises partent à l'assaut à 5 heures 35 du matin, derrière un puissant barrage d'artillerie que n'avaient précédé ni réglage, ni préparation. La surprise est complète pour les 10 divisions des 7<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> Armées allemandes, prises à partie inopinément et mal ancrées dans le terrain. En quelques heures, elles s'effondrent littéralement, et, à la tombée de la nuit, après une progression de 8 à 12 kilomètres, on compte 12 000 prisonniers et 250 canons capturés. Mais le même soir aussi, force est bien

de constater au Q.G. du général Mangin que l'espoir d'une percée foudroyante s'est envolé, et, de fait, les forces allemandes au combat sur la rive méridionale de la Marne, réussissent, à peu de frais, à se soustraire au nœud coulant qu'on leur avait préparé.

Pourquoi ? Parce que les chars sont demeurés étroitement liés à l'infanterie. Dans les divisions attaquant par brigades accolées, ils ont été répartis un peu schématiquement entre les bataillons de premier échelon de soutien et de réserve. Où elles attaquent par brigades successives, chaque brigade a ses chars. Le commandement effectif des blindés incombe donc à des sous-lieutenants, des lieutenants et des capitaines, alors que les officiers supérieurs de l'arme, éprouvés aux rudes contacts de l'année d'apprentissage, se trouvent réduits au rôle modeste de conseillers techniques auprès des commandants de division et de corps d'armée, et l'expérience du temps de paix enseigne déjà que les conseillers techniques ne sont pas toujours consultés... L'infanterie, de son côté, qui retient étroitement ses chars en laisse, est elle-même enchaînée au barrage d'artillerie. C'est donc l'élément le moins mobile de l'ordre de bataille qui donne la cadence. Vers midi, l'artillerie devant faire un bond en avant, l'infanterie s'arrête et les chars avec eux. Quant au corps de cavalerie, avec ses trois bataillons de chars Renault et ses 7 bataillons de chasseurs portés, encore qu'alerté à temps, il ne réussit pas à s'engager en temps utile, en raison de l'embouteillage des routes et des chemins de forêt. La technique d'Etat-major de l'arme n'est pas encore au point, ce dont nul ne saurait s'étonner.

Pour la journée du 18 juillet, les pertes des blindés français dans le cadre de la seule 10<sup>e</sup> Armée, s'élèverent à 102 appareils, dont 62 détruits à coups de canons. Comme on s'en souvient elle disposait à l'heure H, de 343 engins et elle en mit en ligne 213. Mais, comme le surlendemain, 20 juillet, le général Mangin ne put en engager que 105, il faut conclure qu'un bon tiers de ses chars se trouvaient, le soir de la victoire, indisponibles du

fait d'avaries légères ou de dérangements techniques. Quoi qu'il en soit, de même que le 21 novembre 1917, la suite de la bataille du Soissonnais ne forme plus qu'un nouvel épisode de la guerre de position, et, comme tel, n'intéresse plus notre propos.

Le 8 août 1918, allait constituer, moins de trois semaines plus tard, ce que Ludendorff a appelé « le jour de deuil de l'armée allemande ». Le dessein du général Foch, formulé le 24 juillet, était de dégager définitivement la voie ferrée Paris-Amiens, en vue d'opérations futures d'importance, en lançant une forte attaque contre la face occidentale du saillant de Montdidier. L'exécution de l'offensive incombait à la 4<sup>e</sup> Armée britannique (général Rawlinson) ainsi qu'à la 1<sup>e</sup> Armée française (général Debeney), subordonnée pour l'occasion à Lord Douglas Haig.

Le général Rawlinson qui nous intéresse plus particulièrement, disposait pour son attaque de trois Corps d'armée : le 3<sup>o</sup> C.A. métropolitain, le C.A. australien, et le C.A. canadien, et de trois divisions de cavalerie. A droite, au contact de l'aile gauche française, le C.A. canadien avait trois divisions en premier échelon, avec trois bataillons de chars (108 engins), et une division en second échelon, renforcée elle aussi d'un bataillon cuirassé (36 chars). Les Australiens, chargés de l'effort principal, attaquaient au centre : deux divisions en première ligne (48 chars) et deux divisions en soutien (96 chars). Le 3<sup>e</sup> C.A., à gauche, attaquait par ses trois divisions accolées ; sa division de droite disposait de 12 chars, celle du centre, de 24 ; celle de gauche n'en avait aucun. Enfin les trois grandes unités à cheval devaient marcher derrière les Canadiens, et exploiter de toute la vitesse de leurs montures, le succès escompté. A cette intention on leur avait attribué une brigade blindée, à l'effectif de 96 chars. Alors que les généraux Mangin et Degoutte avaient déployé 490 engins blindés sur un front de 40 kilomètres, le 1<sup>er</sup> échelon cuirassé de la 4<sup>e</sup> Armée britannique comprenait 192 appareils, le deuxième, 132 et le troisième, 96, soit 420 chars pour un front plus court de moitié.

De même qu'à Cambrai et Villers-Cotterets, il n'était prévu aucune préparation d'artillerie ; de H à H + 2, le premier échelon du général Rawlinson devait atteindre et conquérir le premier objectif de l'attaque, constitué par la position d'infanterie. Puis s'intercalait une pause de deux heures (H + 2 à H + 4). Afin de permettre au deuxième échelon de serrer sur le premier. La progression reprendrait à H + 4 et viserait à s'emparer d'un même mouvement des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> objectifs. Simultanément, deux des trois divisions du corps de cavalerie subordonné à la 4<sup>e</sup> Armée britannique dépasseraient les fantassins et entreprendraient la poursuite. Au point de vue technique, signalons l'entrée en ligne des chars Mark V et Mark V \*, de 31 et 33 tonnes ; leur armement était toujours celui du prototype de 1916, mais leur vitesse avait été poussée jusqu'à 7,5 kmh., et leur blindage atteignait l'épaisseur de 15 mm., ce qui les rendait peu vulnérables aux coups de la nouvelle *tankbüchse* allemande. A la suite de la déception de Cambrai, on avait construit pour combattre aux côtés de la cavalerie, de nouveaux engins surnommés *Whippet* (lévrier) d'un poids de 14 tonnes, dont l'armement se réduisait à trois mitrailleuses en tourelle, mais qui étaient capables de soutenir une allure de 13,5 kmh. Des chars-radio, des chars porteurs de pionniers devaient faciliter la conduite de la bataille et le passage des vagues blindées. Tout ce matériel était parfaitement au point, puisque sur 420 appareils de combat, 5 seulement restèrent en panne.

Du côté allemand, on n'avait rien appris ou tout oublié. Les 7 divisions de la 2<sup>e</sup> Armée, opposées aux 11 grandes unités du général Rawlinson, sont maigres en effectif. L'artillerie demeure sans protection ; l'infanterie répartie en bataillons de première ligne, de soutien et de réserve, réalise, il est vrai, un dispositif assez profond, mais comme, à part quelques canons de campagne installés dans la position de soutien, il n'existe aucune défense antichars vraiment digne de ce nom, cette profondeur n'est qu'une illusion de plus. Enfin, le colonel-général von der Marwitz oppose avec autorité le robuste sce-

ticisme du bon sens aux inquiétudes du front et aux rapports de l'aviation allemande. Les erreurs inévitables que commettent les Alliés dans la concentration des énormes moyens que nécessitent l'opération projetée, auraient pu la faire éventer en temps utile. Elles ne sont l'objet d'aucune sanction de la part des Allemands. Le réveil sera terrible.

Le 8 août 1918, à 5 heures 20 du matin, l'artillerie britannique ouvre le feu. Un tiers de ses batteries fournit le barrage progressif derrière lequel s'avancent les chars accompagnés de l'infanterie ; les deux autres tiers sont réservés à la contre-batterie, à laquelle une nombreuse aviation apporte une utile collaboration. En quelques minutes, le premier objectif est atteint et enlevé. Au milieu du brouillard, les fantassins allemands voient apparaître les chars, contre lesquels ils sont pratiquement désarmés, et l'artillerie ne sait pas où placer son barrage défensif. A huit heures du matin, le désastre fût demeuré irréparable si, pour se conformer à ses ordres, le premier échelon britannique n'avait pas marqué à 7 heures 20 ou un peu plus tard, le temps d'arrêt prescrit. Deux heures plus tard le brouillard s'est levé lentement, et les canons allemands disposent maintenant des bonnes vues qui leur manquaient à l'heure H, mais les artilleurs de la 2<sup>e</sup> Armée, en deux heures, n'ont pas pu prendre un dispositif beaucoup plus adéquat à la situation. Aussi bien, la plupart des batteries sont-elles enlevées, moyennant des pertes acceptables en chars, et, vers midi, c'est une brèche de 14 kilomètres d'étendue qui s'ouvre dans le front allemand.

Mais une fois de plus la cavalerie se montre absolument incapable de toute exploitation de la victoire, et la combinaison cheval-moteur, improvisée par l'adjonction d'une centaine de chars *Whippet* aux brigades montées, ne donne aucune satisfaction. En marche d'approche, les escadrons qui galopent sèlement les blindés, lesquels, en mettant tous les gaz, ne dépassent pas la modeste moyenne de 13,5 kmh. Mais que survienne le moindre incident ou le moindre fil de fer, battu par le feu,

et les cavaliers, malgré qu'ils en aient, se voient contraints de mettre pied à terre, c'est-à-dire que les « lévriers » du général Rawlinson se trouvent réduits à la désagréable alternative, soit de marquer le pas, soit de se risquer à combattre sans appui d'infanterie, sans personne pour dire à ce sourd, à moitié aveugle : « Père, garde-toi à droite ! Père, garde-toi gauche ! » On vit même quelques charges à cheval : comme de juste, elles s'effondrèrent à la moindre salve d'arme automatique.

Conséquemment, les Allemands réussirent encore une fois à aveugler les brèches de leur dispositif. Mais en vingt-quatre heures, ils avaient perdu 11 000 tués et blessés et 16 000 prisonniers, tombés sous les coups ou entre les mains des seuls Britanniques qui raflèrent encore quelque 400 canons. La nouvelle de ce désastre brise l'ardente volonté de Ludendorff, et, le surlendemain, à la conférence de Spa, Guillaume II déclarait tristement : « Je vois bien qu'il nous faut établir notre bilan ». Le tout pour le prix de 100 chars détruits, sur les 415 engins qui avaient pris le départ.

Les Alliés vont étendre vers la droite et vers la gauche leurs opérations offensives. Nulle part, leurs engins cuirassés ne réussiront à pratiquer dans les lignes adverses cette trouée nette et profonde des positions adverses, qui eût ouvert les portes à l'exploitation stratégique. Mais chaque attaque constraint l'O.H.L. à jeter dans la fournaise une nouvelle poignée de divisions, de sorte qu'entre le 15 juillet et le 11 novembre 1918, ses réserves fondent littéralement. Anglais, Français, Belges, Américains souffrent, certes, de pertes sanglantes : 910 074 officiers, sous-officiers et soldats, en cinq mois d'une bataille ininterrompue, mais durant le même espace de temps, grâce à l'appui des chars, ils tuent, blessent ou prennent 785 733 combattants, à leurs adversaires très inférieurs en nombre. Jamais l'offensive n'avait été moins coûteuse, ni la défensive plus onéreuse. Au début de novembre, les disponibilités allemandes se réduisent à deux grandes unités, et Guillaume II

rend son épée, épargnant à son Empire la catastrophe inéluctable de l'invasion.

Parlera-t-on, à ce propos, du coup de poignard, dont la propagande germanique n'a cessé de faire état, dès le lendemain de l'Armistice ? Que le moral du soldat allemand soit tombé progressivement, à partir du 15 juillet 1918, nul ne saurait le contester, mais s'il s'est ainsi effondré, n'était-ce pas parce qu'il constatait, malgré les affirmations des Ludendorff, la terrible efficacité de l'engin blindé, dont il ne possédait pas l'équivalent, et contre lequel, au bout de deux ans, ses chefs n'avaient trouvé aucun remède efficace, aucune parade sérieuse ?

Major E. BAUER.

---